

Le maréchal de Richelieu est une des dernières légendes françaises; il est la légende de la galanterie, la légende de l'amour ou plutôt des amours, un héros de pastel, un demi-dieu de boudoir, un Achille de petite maison et de fins soupers. Ainsi notre vaudeville et notre opéra-comique l'ont reçu des mains de Voltaire, qui s'était constitué le rapsode en petits vers et en épigrammes de cette gloire au musc et au benjoin; et les galoubets du vaudeville et les petites flûtes de l'opéra-comique, transportées d'une émulation charmante, ont brodé des variations infinies sur ce thème du roué irrésistible, du conquérant inimitable qui portait si allégrement et avec des grâces si dédaigneuses le poids inquiétant de cet austère grand nom.

Je suis tenté de croire que, grâce au vaudeville, à l'opéra-comique et au roman, qu'il serait vraiment injuste de négliger ici, la physionomie du Richelieu poudré est infiniment plus familière au gros public intelligent qui apprend l'histoire de France au théâtre et dans les volumes du cabinet de lecture que la tête royale du grand cardinal. Certes, le drame et le roman ne l'ont pas négligée, cette figure d'une sévérité raffinée, et plus d'une fois nous avons cru voir descendre sur le théâtre de son cadre du Louvre le personnage qui respire sur la toile de Philippe de Champagne; c'est même un miracle de copie que Geoffroy a exécuté jadis aux Français, avec une exactitude inouïe, dans un drame où M. Augier avait osé, après Victor Hugo, faire agir et parler Richelieu.

Mais qu'est ce donc, je vous prie, que *Marion Delorme*, que le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, pour créer des légendes populaires? Parlez-nous de la galanterie française, de l'immortelle gaudriole du vaudeville et de l'opéra-comique, ces genres nationaux; parlez-nous de Richelieu de l'Œil de bœuf, dit vainqueur de Mahon, de celui que Voltaire appelait fort malicieusement son héros; celui-ci nous le savons par cœur: ses bons mots, ses malices, ses bonnes fortunes, ses mariages, les traits de M. de Fronsac, son aimable fils, tout cela réuni constitue pour le théâtre un fond inépuisable et perpétuel qui peut rapporter régulièrement pendant je ne sais combien d'années encore une rente de vaudevilles et d'opéra comiques.

Au fond ce maréchal de Richelieu était un homme d'esprit auquel la plate légende théâtrale de notre temps a fait tort. Il avait vu Louis XIV, il en garda toute sa vie un certain reflet de grandeur. Brave soldat sous ses dentelles, général heureux, il a de belles pages dans sa longue vie; mais il a inauguré une nuance inconnue avant lui dans les mœurs françaises: il est par ordre de date et par rang de tailler le premier *dandy* que notre société ait vu fleurir. Le mot nous est venu plus tard d'importation anglaise, la chose date de lui. Lisez, si vous avez la bonne fortune de posséder ce rare opuscule, le traité que mon voisin du feuilleton, M. Barbeye d'Aurevilly, a écrit de sa plume incisive sur le dandysme et sur Brummel, et vous apprécierez la valeur de ce produit des sociétés exclusives et perfectionnées qui s'appelle le dandy.

Je me sépare, je le sais, de mon spirituel collègue, en maintenant Richelieu à la tête des dandys, il le mérite, je le crois, par sa vanité *quand même*, par sa préoccupation de plaire exclusivement à son monde et de réduire son petit lingot de gloire en monnaie de succès. C'est un dandy avant la lettre anglaise, il est vrai, il n'a pas subi le fourbissage d'acier bruni que, depuis lors, la machine britannique nous a enseignée, mais sous ses fleurs, sous sa grâce nonchalante et dénouée, il a la sécheresse de son emploi, n'en doutez pas. L'homme qui, au retour de sa campagne d'Allemagne, ne trouve rien de mieux pour consacrer sa gloire et son butin, que de bâtir-le pavillon de Hanovre, une petite maison monumentale, a tous les droits possibles, ce me semble, de figurer en tête de la tribu-dandy.

Mais il y a une justice même dans ce monde, et une certaine niaiserie publique

semble quelquefois chargée de l'exercer. Si l'on imagine, par exemple, que du haut des cieux sa demeure dernière, pour parler comme M. Scribe, le maréchal de Richelieu assiste à toutes les histoires dans lesquelles notre théâtre le fait figurer, il doit se sentir singulièrement humilié des rôles vulgaires ou sots qu'on donne à jouer à sa mémoire. Sa réputation fait son temps de purgatoire dans nos salles de spectacle, et je crois, qu'il éprouve une mortification extrême d'être aussi vite devenu, sous le pouce de nos vaudevillistes, un type à peine équivalent à celui d'un comte de Valmont ou de quelque autre beau dans le goût pendule du directoire.

C'est ainsi encore que Mlle Déjazet doit lui paraître une des punitions du ciel, en dépit du talent qu'il a trop d'esprit pour ne pas sentir. *Les Premières Armes de Richelieu* ont contribué à sa légende presque autant que les bons mots de Voltaire, puissance indiscutable du Vaudeville! Voici maintenant les dernières armes de Richelieu, car le nouvel opéra comique pourrait s'intituler ainsi plus justement que *Château-Trompette*. Mais qu'importe l'étiquette? l'œuvre est gaie, alerte, assez amusante, après tout. L'esprit traditionnel du genre, le sans-gêne enfantin, la légèreté invraisemblable dont je craignais que M. Scribe n'emportât le secret, y respirant y frétille d'une façon tout à fait aimable. On finit par applaudir moitié pour les paroles, moitié pour la musique, et le public classe dans son souvenir une variation de plus à la légende de Richelieu.

Le brillant maréchal vient prendre possession de son gouvernement de Guienne; Bordeaux en fête attend son arrivée, et déjà les noëls et les chansons satiriques circulent dans la ville à son intention; on colporte une liste des maîtresses passées et présentes du vainqueur irrésistible: la liste est longue car le conquérant a dépassé la soixantaine; on dit aussi qu'il apporte dans ses bagages un énorme coffret dans lequel sont classés étiquetés et proprement catalogués les médaillons de toutes les femmes qu'il a successivement honorées de ses attentions. Quelques cases restent encore vides dans le coffret mirifique, et Richelieu compte sur les dames de Bordeaux pour les remplir; il l'annonce, il le chante avec l'assurance d'un Gusman émérite qui n'a jamais connu d'obstacles.

Ce coffret inquiète particulièrement deux personnages, le premier, Olivier Bancelin, clerc de procureur bien tourné, le poing sur la hanche, la fleur des pois de a basoche bordelaise et à ce titre l'amant aimé et pour le bon motif de Mlle Lise, la reine des grisettes de Bordeaux. Mlle Lise règne et gouverne dans le cabaret à la mode du seigneur Frigousse (quel prodige d'imagination que ce nome ingénieux!); le cabaret est adossé aux remparts du Château-Trompette, il en a pris le nome et l'enseigne Lise, par le même procédé, a pris le nom de son cabaret, elle est Mlle Château-Trompette, un nom de guerre intrépidement porté.

Ce qui chagrine Olivier, c'est que la chronique assure que le portrait de sa mère figure dans la galerie des médaillons; il a résolu d'aborder le maréchal et d'obtenir réparation. D'un autre côté, les cases vides de la dangereuse cassette tourmentent l'échevin Bourcant par un motif tout contraire. Mme Bourcant est la plus jolie femme de la ville. Le bruit de sa beauté est monté jusqu'à Versailles. Richelieu en a pris note. Vous voyez par les portraits que c'est un homme soigneux et attentif, avec lequel rien ne se perd; Mme Bourcant a tous les droits du monde pour figurer dans la galerie galante, ce que jugeant, le sage mari se décide à envoyer sa femme à la campagne pour l'empêcher de paraître le soir au bal que monseigneur le gouverneur doit offrir aux notables.

Le secret de cette évasion est éventé par deux personnes, par Château-Trompette d'une part et de l'autre par Champagne, un enfant de la Garonne que la

fortune clémente a promu aux importantes fonctions de valet de chambre du maréchal; il se trouve en pays de connaissance et protège ses amis; pour le moment il se substitue au batelier qui doit emmener Mme Bourcant sur des rivages moins périlleux, et il va la conduire directement au boudoir de Richelieu. Bien joué, n'est-ce pas?

Malheureusement, c'est Château-Trompette qu'il embarque. Elle a pris la place de Mme Bourcant; elle a calculé qu'elle arriverait ainsi sans encombre jusqu'au maréchal, qu'elle se ferait ouvrir le coffret mystérieux, qu'elle y reprendrait le portrait de Mme Bancelin, et qu'elle éviterait ainsi une mauvaise affaire à son ami Olivier. Ce petit projet est assez glissant; mais elle a bon pied, bon œil, et, masquée sous sa mante, elle vogue gaîment sur le fleuve, pendant que Champagne, habile à tous les arts, chante à la belle inconnue une barcarole du mouvement le plus heureux.

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ombre,

A souper vous sont destinées.

On doit, quand Richelieu paraît, dans une chambre,

Bien défendre son cœur et bien boucher son nez.

Voilà où nous en sommes, car après quelques quiproquos assez réjouissants et qui prouvent que le boudoir de Richelieu est fort mal gardé, puisque Olivier y pénètre tout droit pour chanter une fort jolie romance, l'échevin Bourcant pour y présenter sa servante sous le nom de sa femme *titulum mentita Lyciscæ*, après ces tours et détours que je ne chicane point, car ils sont l'essence de l'opéra comique, il faut en venir à la scène du petit souper.

Château-Trompette s'en acquitta à merveille; après boire on lui ouvrira le coffret des portraits; elle veut connaître la compagnie avant de s'y engager; pourtant elle débite au maréchal une ballade d'une musique originale, mais qui n'est guère encourageante pour un amoureux de soixante ans. Ici vous me gênez mon Richelieu: que croyez-vous qu'il fasse? Il s'endort, il tombe de sommeil sur son fauteuil comme un simple bourgeois après dîner. En vérité, à moins d'un narcotique, ce sommeil est invraisemblable. Richelieu dormir auprès d'une jolie femme!

Rodrigue qui l'eût cru....

Chimène qui l'eût dit!...

Vous voyez la fine de l'aventure, Lise s'esquive avec le portrait. Le dernier acte nous conduit au bal des grisettes. Richelieu déguisé « en chenille », com- // 2 //mme [comme] on disait dans cet heureux temps, recherche dans cet essaim moqueur l'héroïne de sa mystification; l'histoire de la nuit circule déjà découpée en couplets goguenards, et le grand vainqueur a le déplaisir de l'entendre répéter de tous côtés, mais tout est bien qui finit bien, on se reconnaît, on s'explique, on se pardonne, on s'embrasse, on se marie. Frigousse devient maître-queueux du maréchal, l'honneur de tous est sauf, hormis peut-être la réputation conquérante de Richelieu, joué par une grisette, Mme Cabel, il est brai: mais les auteurs vont bien loin en essayant de nous faire entendre que les médaillons du fameux coffret ne sont qu'une collection de portraits de fantaisie. Pensez à l'avenir, librettistes imprudents, et ne détruisez pas le Richelieu de Vaudeville construit par vos laborieux devanciers.

J'éprouve un certain embarras à caractériser la musique de M. Gevaert. Quand j'aurai dit qu'elle est agréable, coulante, mélodique, qu'elle m'a fait très-souvent plaisir et ne m'a jamais fatigué, j'aurai peut-être inspiré au lecteur le désir de l'entendre sans lui faire prévoir ce qu'il entendra.

Ce qui me frappe le plus quand je me rappelle les précédents ouvrages de M. Gevaert, c'est la faculté de transformation dont il me paraît doué.

Après le *Billet de Marguerite*, un *lied* allemand et mélancolique, il nous a donné les *Lavandières de Santarem*, partition brillante et animée traversée de quelques éclairs du soleil espagnol, ensuite *Quentin Durward*, inspiration lourde et légèrement flamande, mais qui avait néanmoins sa couleur. Je m'étonne aujourd'hui de cette musique française, de cette mélodie alerte et simple, de cette verve que je devine avoir été voulue et cherchée, mais qui a été souvent atteints.

Dans *Château-Trompette* M. Gevaert est Gaulois avec préméditation, pour ainsi dire. Je n'en voudrais d'autre preuve que les airs populaires presque tous heureux et bien réussis, les ballades et les rondes, les motifs de danse, menuets, chaconnes dont l'œuvre actuelle est parsemée. Ajoutons qu'il rend à la gloire de M. Auber le plus grand hommage qu'un artiste puisse lui rendre, car le *Château-Trompette* est avant tout une étude savante et habile d'après la manière de l'illustre chef de la musique française.

Pour conclure je me demande si cette faculté de transformation, cette aptitude étonnante à s'assimiler les procédés les plus divers, ce talent fluide et incessamment modifiable, peuvent suffire pour constituer une personnalité artistique d'un ordre très-élevé: je me permets d'en douter, tout en applaudissant à l'inspiration agréable et aux morceaux charmants qui assurent le succès de *Château-Trompette*.

Mme Cabel dans son rôle de grisette a rarement mieux réussi; voilà un personnage qui convient à sa nature, à son talent, à sa beauté piquante et mutine. Ne disons rien de Mocker qui brille modérément dans le personnage de Richelieu. Sainte-Foy est excellent, acteur parfait, musicien consommé. Ponchart chante avec infiniment de grâce une romance très-jolie que les pianos adoptèrent.

Berthelie représente avec gaîté le cabaretier Frigousse, et il chante au dernier acte, avec Mlle Lemercier, un duo assez original qui a été bissé et qui le méritait pour la musique et la verve de l'exécution.

**LE PAYS, 30 avril 1860, pp. 1-2.**

Journal Title:	LE PAYS
Journal Subtitle:	Journal de l'Empire
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	30 April 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	12
Series:	
Issue:	121
Livraison:	
Pagination:	1-2
Title of Article:	Feuilleton du Pays, journal de l'empire, 30 avril 1860
Subtitle of Article:	Revue Dramatique. Opéra-Comique— <i>Château-Trompette</i> , opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert.
Signature:—	G. de Saint-Valry
Pseudonym —:	
Author: —	
Layout:	Feuilleton
Cross-reference:	